

LETTRES PRIMÉES 2011

Premier Prix ex-aequo

Denise, 81 ans

Chers 3 Suisses,

Merci de vous être mis en 4 afin de créer et de commercialiser le 2 pièces tankini qui va me permettre enfin de goûter à nouveau, à 81 ans passés aux joies de la piscine en compagnie de mes co-résidents d'âges assortis.

L'ampleur de mes hanches combinée à ma courte stature m'avait en effet depuis longtemps condamnée à me priver de la jouissance du barbotage, au risque de voir les bonnets du soutien-gorge parvenir à la hauteur des yeux.

Je ne m'étais pas si facilement résignée, puisque j'avais entrepris, avec des restes de laine de différents coloris, le tricotage d'un maillot de bain sur mesure.

Hélas, l'attaque inopinée de mites affamées réduisit à néant mon chef d'œuvre bariolé. Persévérante, j'entrepris la confection d'un deuxième maillot, cette fois-ci en fil de coton, objet qui une fois mouillé, en a surpris plus d'un : détrempe, il se transforma en serpillère, laissant apparaître des formes généreuses et voluptueuses dignes d'un Botéro, qui me valurent une forte amende pour outrage à la pudeur.

L'heureux travail de votre catalogue dans ma boîte aux lettres m'a boosté le moral. Je vais enfin me mettre à l'eau !!! en tankini.

Tous mes glouglous aquatiques reconnaissants et mes splatchs les plus sincères.

Denise.

Premier Prix ex-aequo

Denyse, 92 ans

A ma fille

Ces temps-ci, j'ai beaucoup de travail avec les oiseaux, je les nourris, ils mangent... ils mangent...

C'est à toi ma fille disparue, si jeune, si belle, que je parle, je pense à toi tout le temps. Je regarde ta photo et ne peux imaginer que tu es partie et que je reste seule. Pensée permanente... Chaque jour, je pense à des choses invraisemblables... je pense à mes arbres.

Tu m'accompagnais dans notre verger, nous comptions les arbres, les pommes... Nous visitons le cerisier très haut dont seul ton père pouvait tailler les branches... C'est si beau, un panier de cerises, bien plein, bien rond...

De petits vers ou chenilles tombaient des arbres et s'échappaient, nous en ramassions, sans crainte, sans dégoût et les conservions dans les bocaux exposés sur les étagères. Tu aimais les petites bêtes, tu aimais ce que j'aimais moi-même...

Tu ne peux pas avoir oublié le chat huant, il faisait partie de notre vie par sa présence, ses bavardages, son cri...

Nous étions un peu « garçons manqués », il nous arrivait de grimper dans le noyer, nous y trouvions des traces laissées par les oiseaux et comme eux, regardions le monde au travers des hautes branches...

A l'instant, je revois l'école où tu étais élève, j'étais la maitresse, l'école était gaie à ce moment-là. J'avais ma classe autour de moi sauf les jours de visite de l'inspecteur qui intimidait chacun, hormis les chiens qui l'accueillaient bruyamment !

Je n'oublie pas ce garçon aux yeux bleus, si beaux, si beaux et si vides. Il oubliait le a, ayant appris le o... Il était beau, je ne lui ai rien appris...

Te souviens-tu des journées « perce-neige », des brassées de genets rapportés à l'école pour allumer le feu.

Dans la cour, sous le vieux tilleul, si haut qu'il pouvait abriter tous les enfants, je distribuais le goûter et parfois l'agrémentais de chocolat que je partageais équitablement mais il m'est arrivé de devoir t'oublier et j'en étais triste (le chocolat était rare et compté).

La classe terminée, venaient les moments les plus intenses, je te retrouvais, tu venais sur mes genoux et tes bras autour de mon cou, nous partagions les gros câlins, la tendresse...

Mes élèves me faisaient partager leur univers, courses dans les bois, le long des rivières, chasses poursuites, trouvailles, plantes, fleurs, cailloux, petits animaux... Ils m'introduisaient dans un monde que je ne connaissais pas...

J'ai des souvenirs heureux, des regrets aussi : de cette vie simple, très unie.

Tout cela, est-ce intéressant ?

Ou seulement pour nous deux ?

Je ne te parle pas de moi, maintenant, je ne peux te dire encore... Je dois laisser mûrir en moi, les choses...

Cette année, personne n'a pensé à la fête des mères, j'en ai de la peine.

Ne plus pouvoir offrir un beau panier de pommes à ma voisine...

Où est ma petite fille que j'embrasse tant et tant ?

Ta Maman qui te chérit

PS : les oiseaux viennent, fidèles à mon balcon...

Deuxième Prix

Liliane, 69 ans

A ma mère,

Oh, maman, comme je regrette de ne pas t'avoir dit plus souvent que je t'aimais ! Ce trop plein d'amour que je n'ai pas su te donner lorsqu'il était encore temps. J'aurais tant voulu te protéger, trouver les mots justes pour apaiser ta peine.

Quand tu es partie, je n'avais que trente ans, je n'étais pas préparée à perdre un être cher, je commençais seulement à cueillir la vie à grandes brassées, je pensais que tu vivrais assez longtemps pour me guider... Une amertume m'envahit parfois. Tant de souvenirs me reviennent comme un boomerang, me font tressaillir comme une porte qui claque dans un courant d'air, j'aurais dû te dire : que tu étais belle avec ton teint « chanel », tes cheveux d'ébène striés de quelques fils d'argent, ton beau sourire sur une dentition si parfaite, tu étais si gaie, si douce avant...

Quand j'étais beaucoup plus jeune, j'étais fière de me promener à tes côtés, tu étais toujours habillée avec recherche et ton tour de taille (48 centimètres) surprenait toujours la couturière et ne laissait pas indifférent le regard des hommes que tu croisais ; tu n'étais pas très grande, mais ton allure gracieuse en imposait, tu les ignorais, drapée du si grand amour que tu portais à Papa, tu avais le visage d'une femme apaisée et aimante.

Et puis, un jour papa en a aimé une autre...

De ce temps-là, tu te désintéressas de tout. En apparence, tu adoptas la force d'un roc que rien n'ébranle, tu ne te plaignais, ni te confiais, ta bouche devint un coffret à bijoux dont on aurait perdu la clé, mais je sentais bien que ton cœur se fissurait. J'aurais voulu effacer à jamais les taies de deuil de mélancolie dans tes beaux yeux noirs.

L'absence de notre père emplissait tout l'espace ...

Je t'emmenais aux Iles Baléares, les voyages, parfois cicatrisent les langueurs... Mais tu ne pensais qu'au retour...

Hélas, jour après jour, ta vie devint un marigot de boue dans lequel tu ne pouvais te désaltérer ; alors, avec les verres de vin et d'alcool, tu colmatais les brèches de ta douleur, tu faisais éclore les bulles d'espérance dans ta tête et la journée devenait plus paisible.

Par deux fois je te fis faire une cure de désintoxication, mais tu replongeais de plus belle dans un absolu désespoir.

Je souffrais aussi, car les péchés de jeunesse sont comme des volcans, on les croit éteints et puis un matin ils se réveillent les recouvrant d'un linceul de détresse qui interdit toute joie de vivre. Je savais sans avoir jamais osé t'en parler, que j'étais l'enfant de ta honte et en partie de ta souffrance.

Je sens encore sur moi, ton regard noir, parfois courroucé mais le plus souvent protecteur, généreux et tendre, tu souhaitais faire mon bonheur, espérant secrètement que je ne refisse point les mêmes erreurs que toi, c'est seulement maintenant que je réalise à quel point tu m'aimais, je l'ai compris trop tard... Ce sont les chimères au creux des têtes qui tuent les rêveries ambitieuses.

J'aurais tant voulu que tu vis le petit garçon que je mis au monde à peine un an après ta mort. J'aurais admiré tes larmes, celles-ci de fierté, que tu versais à la moindre émotion ; tu étais une écorchée vive, trop sensible ; je t'aurai dit : « Maman regarde : voici ton petit-enfant » !...

Ta vie déclinait plus vite chaque jour ; je m'asseyais sur le bord de ton lit en te suppliant de me révéler qui était mon géniteur ; tu avais tout juste la force de te cacher derrière ton éternel sourire, qui semblait dire : « ne me demande pas ça, ma chérie...

Maman, tu es partie avec ces ténèbres qui t'écrasaient ; jamais je n'aurai de réponse et par moments, si tu savais comme je souffre de ce poids étouffant, ce secret envahissant ; mon cœur est laissé pour compte, comme un mauvais champ.

Troisième Prix

Lettre collective

A Madame la ministre des aînés,

Selon une enquête récemment diffusée à la télévision, il semblerait que 95% des jeunes interrogés ne veulent plus payer la retraite des vieux. Par ailleurs, les progrès scientifiques allongent désespérément l'espérance de vie.

Conscient de ce problème, un collectif de résidents s'est constitué dans la maison de retraite où je réside pour faire des propositions, dans l'espoir de combattre le fléau que nous sommes devenus.

Après une intense réflexion au cours de laquelle quelques neurones ont pété, nous vous soumettons le résultat de nos profondes élucubrations.

Imposer aux sociétés de restauration qui desservent les établissements recevant des personnes âgées, l'emploi systématique de produits irradiés en provenance de Fukushima ou contaminés par la bactérie Escherichia coli.

Organiser de toute urgence avant d'être rattrapés par le réchauffement climatique, des voyages aller-simple pour les personnes âgées du 3^{ème} et 4^{ème} âge afin de les laisser doucement finir de congeler, comme il est coutume en Sibérie.

Créer des « abattoirs conserveries » pour récupérer et cuisiner de manière gastronomique la chère vieille chair dans le but de nourrir les populations en difficulté. Il est bien évident que les os seront rendus aux familles.

Nous sommes persuadés que nos propositions retiendront votre attention et feront rapidement l'objet d'une loi définitive. Nous vous laissons le soin de la tester sur d'autres, car dans l'optique de son adoption, le collectif a préféré réunir tous ses fonds de pension personnels et partir pour faire un voyage sans retour pour l'Afrique, pays dans lesquels les vieux sont vénérés en tant que bibliothèque vivante.

Le collectif

PS : Excusez l'écriture d'une personne âgée qui entre dans ces conditions

Quatrième Prix

Juliette, 96 ans

Aux médecins adeptes de l'acharnement thérapeutique

Elle allait avoir 22 ans. On l'a trouvée inerte dans sa voiture dont l'avant-gauche était encastré le long d'un arbre, sur une route de campagne, à deux kilomètres de la demeure familiale qu'elle venait de quitter ce matin là.

Une longue semaine, elle est restée dans le coma. « Si elle reprend connaissance, elle restera handicapée » dirent les médecins. « Non pas cela, s'exclamèrent les parents, elle ne le supporterait pas », Charlotte si vive, si volontaire, si intelligente ne supporterait pas cette déchéance.

A la demande des professeurs de l'hôpital et avec la certitude de toute la famille, de l'accord de Charlotte, il fut décidé de prélever les organes de ce corps jeune et sain.

Nous voulons croire que là où il bat maintenant, le cœur de Charlotte émet encore ses élans de générosité et d'amour des autres qui la rendaient si attachante.

Les médecins de cet hôpital ont fait preuve d'une grande humanité dont nous leur savons gré. Ils ont tenu compte des volontés de Charlotte, bien connues de ses proches.

Pourquoi ne fait-on pas preuve de la même humanité envers les grands malades et les personnes âgées ?

J'ai 96 ans. Je veux être libre de décider de ma fin de vie. Je refuse la déchéance, la dépendance et l'acharnement thérapeutique.

Je veux mourir dans la dignité et demande, si besoin est, une aide active extérieure.

Je veux laisser à mes arrière-petits-enfants le souvenir d'une Mamy aimante, compréhensive et prête à rire avec eux.

Ce testament moral, écrit en toute lucidité, doit être impérativement respecté.

Cinquième Prix

Gisèle, 86 ans

A une amie

Il y a longtemps que j'ai bavardé avec toi, par cette lettre je viens t'apprendre que je suis dans une maison de retraite au Bois Clément à la Ferté Gaucher depuis deux années, je suis très bien et je vieillis lentement.

Hier, je suis allée chez le dentiste pour me soigner les dents et en chemin il m'est arrivé quelque chose que je veux à tout prix te raconter. C'était vraiment trop drôle.

Me voilà partie avec mon déambulateur en traînant la patte. Je m'arrête à tous les croisements pour reprendre mon souffle, les voitures passent et repassent dans tous les sens. Je suis encore un peu essoufflée mais je repars. Je suis toute contente ! Il y avait plusieurs jours en fait que je n'étais pas sortie et tu sais que j'aime le soleil par-dessus tout.

Je reste donc au coin de la rue, j'ai tout mon temps, je ferme les yeux et je tends le visage vers les chauds rayons de soleil. C'est alors que quelqu'un m'attrape résolument par le bras, sur ma droite, j'ai tellement eu peur que je manque de lâcher mon déambulateur et la personne me hurle dans l'oreille : « Viens Mémé, on y va »... et il m'emmène à une telle allure que je peux à peine le suivre. « Oui oui Mémé, on y est, pas besoin d'avoir peur, je fais attention à toi Mémé ».

Arrivé sur le trottoir d'en face, le quelqu'un me lâche, se plante devant moi et attend mes remerciements comme s'il m'avait sauvée d'un danger mortel. Sur quoi je lui dis : « Et bien mon garçon, si tu fais ça une autre fois tu reçois une gifle ! »

J'ai dit ça très gentiment, en plaisantant. Mais ce Monsieur figé comme si la foudre l'avait frappé, les yeux hors de la tête et la bouche grande ouverte. Enfin, il s'est retourné et il est parti : « Voilà comment elles sont ces vieilles bonnes femmes, pas question que j'aide encore un de ces vieux tas ! Merci bien, jamais ».

Chère amie, dis-moi que j'aurais dû le remercier d'une autre façon, « ce garçon ». Il m'aurait peut-être reconduit à mon domicile, cela m'aurait rendu un grand service.

Je lui adresse quand même ma plus profonde reconnaissance.

Ton amie qui t'embrasse et à bientôt

La Mémé Gisèle

Sixième Prix ex-aequo

René, 90,5 ans

A Raymonde, ma marraine de guerre

Paris 1944.

La 2^{ème} DB dont je fais partie vient de libérer Paris, et l'officier de ma compagnie m'appelle pour partir en toute hâte vers une autre mission. Je n'ai aucun moyen de vous prévenir et je suis très triste de devoir partir précipitamment sans vous expliquer pourquoi, nous qui venions de passer quelques semaines très agréables ensemble, en tout bien, tout honneur.

Voici que je pars comme un voleur et ceci je vais le regretter toute ma vie. J'ai 23 ans et vous 18.

Bordeaux, Novembre 2009.

J'ai 89 ans. Grâce à ma fille à qui j'ai confié mon secret, nous pensons avoir retrouvé votre trace. Tout semble bien coïncider avec les souvenirs intacts qu'il me restait de vous. Aujourd'hui je vous écris... « Je me permets de vous écrire pour vous demander si vous êtes bien ma marraine de guerre de 1944. Si c'est le cas et si vous le voulez bien, appelez-moi ou écrivez-moi, j'ai tant de choses à vous dire, mais surtout, surtout, je voudrais enfin vous raconter ce qu'il s'est passé et vous prier de bien vouloir m'excuser du jour où j'ai dû partir sans pouvoir vous prévenir.

Novembre 2010. Vous m'appelez, vous avez hésité un an avant de m'appeler, mais c'est bien vous.

76 ans nous ont séparés

Enfin je peux vous le dire ...

Et vous, vous me dites que vous m'avez attendu et recherché désespérément pendant de longues années et que vous m'aimiez toujours !

Sixième Prix ex aequo

Amor, 73 ans

A ma chère femme Rahouadja,

A mes chers enfants,

J'ai une maison à 3 étages, plus un lot de terrain de 2039 m² chez nous, pour essayer d'implanter des machines agricoles, des matériaux de construction.

Toi, mon fils aîné, tu n'es pas marié, cela me tracasse beaucoup, j'y pense tout le temps car tu n'as pas trouvé l'âme sœur.

Mustapha, ta femme a été choisie et ton mariage est prévu pour juillet-août, au bled.

Achoua, tu as trois filles, tu es mariée pour toi ça va.

Lamia tu es divorcée, c'est ta destinée.

Badia, tu es une grande couturière, je suis très content, c'est vraiment formidable.

Rijadh, je sais que tu aimerais bien te marier comme ton ami d'enfance, en France.

Badia, d'ici 15 jours, tu vas faire tes fiançailles au bled.

Issam, tu es à l'université en droit. Je te laisse faire. Tu voudrais être interprète dans des sociétés étrangères, je ne veux pas m'en mêler.

Anis, tu as beaucoup de retard. A la fin de l'année, fais de la plomberie mais fais ce que tu veux. Inscris-toi dans un centre d'apprentissage. J'aimerais te voir faire ça.

Le mariage de mon fils aîné de 37 ans, j'y pense tout le temps. C'est mon grand souci. Tu es très gentil, tu t'occupes bien de tes frères et sœurs et de maman. Je t'ai proposé une fille d'ici. Tu refuses. Tu veux rester au pays. De temps en temps, tu fais du travail en conduisant des personnes en voiture. Tu es très sympa. C'est pas bien vu à ton âge de rester seul. Tu fais ta prière mais tu n'es pas pratiquant. Chez nous, les musulmans, on se marie avant 26 ans. A chaque fois que tu as une fille, il y a un obstacle avec la famille. Tu n'as pas trop confiance en toi. Tout est « destinée », tracé, on ne peut rien faire.

Ma femme je t'aime comme au premier jour, j'ai confiance en toi comme tu as confiance en moi. Pour ma santé, les remèdes sont bons ici. Un seul problème, mes papiers, j'espère un jour, j'aurai ma nationalité française. Je l'avais en 1944 et après plus. Je serais heureux si les 2 derniers réussissent scolairement. Ils me demandent toujours quelque chose : « papa n'oublie pas l'ordinateur, la télé quand tu viendras ». J'aime mes enfants, j'aime mes enfants, je te souhaite tout le bonheur, j'aimerais bien te faire venir ici. Les enfants, il faudra qu'ils soient des Hommes, je leur souhaite la santé. Je me porte bien mais pourvu que mes soucis à la préfecture finissent. Ce sont des soucis.

Amor